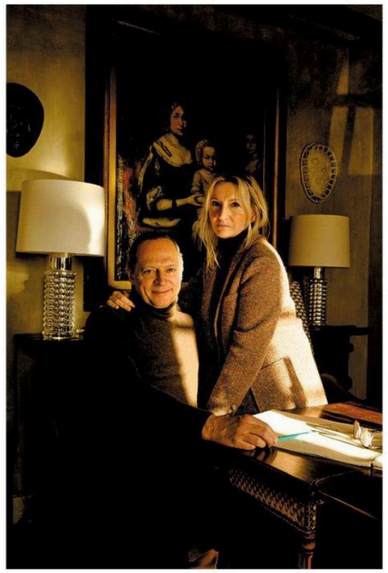
MAY EN OCTOBRE

Maylis et Charles Tassin signent depuis 2012 des collections de meubles d'exception mises en scène dans trois espaces formant un continuum esthétique opulent et foisonnant. Visite sur rendez-vous et rencontre joyeuse à l'aune des doubles consonnes…

Par **Pierre Léonforte**



En cette année 2012, le premier May tomba un 30 mai. Et au numéro 23 de la rue de Lille, à Paris. Une nouvelle vie pour Charles et Maylis Tassin, époux associés au sein de May, cellule-galerie de création de mobilier et de décors que le couple, fusionnel depuis leur rencontre en 2008, pilote avec brio.

Elle, Maylis Queyrat, passée de la sémiologie aux Beaux-arts à la pub et au graphisme, artiste-peintre et plasticienne exposée par la galerie Anton Weller, rue Christine (fermée depuis), sortait d'une ample commande conjointe d'œuvres photo lancée par les ministères de la Culture et de la Parité pour le palais d'Iéna.

Lui, ancien élève du cours Bossuet, mère antiquaire dans le 16e arrondissement, formé aux arts appliqués et aux métiers d'art, entré chez Belloir & Jallot, prestigieuse maison d'évènementiel où il passera de nombreuses années à créer des décors de luxe montés dans le monde entier. Lassé des biennales d'antiquaires ou de joailliers, Charles Tassin prendra son indépendance en 1996 en ouvrant sa propre agence d'architecture d'intérieur, ciblant appartements, maisons et autres chantiers privés. Ravie de tourner le dos à la solitude de son atelier, Maylis adhère avec enthousiasme au projet de Charles, qui rêve de donner corps à ses meubles dans le cadre propice d'une collection à quatre mains. Pour ce faire, Maylis se lance dans un tour de France des artisans. Une année durant, elle rencontre et sollicite les meilleurs, chacun dans sa spécialité.

Charles et Maylis Tassin, les fondateurs de la galerie May.

Page de droite, dans un de leurs showrooms parisiens, console « Gyptt », lampe « Cubb », appliques « Batt » et tapis « Flakk ».

Présentée en 2012 rue de Lille, la première collection séduit sur-le-champ et agite le Landerneau de la rue, encore vouée au négoce d'antiquités – seul Chahan Minassian, leur voisin, œuvre alors en déco. Première cliente : la princesse de Broglie qui, conquise, acheta tout pour remeubler sa résidence de Neuilly. Anecdote amusante : une fois la princesse décédée, certaines de ces pièces ont été repérées aux puces de Paul-Bert Serpette, soulignant le fil rouge tendu l'air de rien par les Tassin qui visent « *les antiquités du futur* ». Second client : Peter Marino et son équipe au grand complet pour Dior.

Jeu malicieux

Depuis, la galerie May multiplie les créations, les collections et les clients venus des États-Unis et du Mexique. Mais aussi de Paris, comme Alexandre Vauthier pour sa maison de couture. Créatif, référé, inspiré : leur travail se pose en lecture d'influences assumées. Formes, matières, couleurs : mobilier, sièges, luminaires, tapis sont mis en scène au gré d'une extension du domaine avec deux espaces supplémentaires ouverts en 2015 et en 2020, toujours rue de Lille, dont le vibrant show-room vert, déjouant ici toutes les superstitions.

Y ajouter la Grange, espace sur cour du numéro 34, où, dans les murs d'anciennes écuries, Maylis Tassin expose depuis janvier 2024 le travail de jeunes artistes dont les créations s'insèrent dans les projets de la galerie. Laquelle s'adonne avec malice à un jeu de langage visuel en doublant les consonnes des noms donnés aux meubles et lampes. « Homm », « Gyptt », « Cyll », « Regg », « Flakk », « Dubll » ou « Chicc ». Pour un peu, on se croirait revenus aux derniers jours du discco…



EVE CAMPESTRINI